

LE MUSICIEN DES GRÂCES

Christian De Smet

Le musicien des Grâces

Roman

Éditions Persée

Du même auteur

La vie singulière du paveur de Molière, 2016, Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

AD ALTA PER ARTES

Il avait l'impression de planer...
Autour de lui, une brume vaporeuse fleurait le mimosa et des sons mélodieux montaient de toutes parts. Si mélodieux que des larmes lui venaient aux yeux...

Toute sa vie il avait rêvé d'un tel assemblage de notes, d'une composition musicale aussi parfaite, d'une harmonie aussi pure. Celle-là était céleste!...

Il n'avait jamais connu de bonheur plus total. L'enivrement de ce parfum et de cette musique le comblait au-delà de toute espérance.

La perfection existait donc vraiment!

Soudain, à travers la nuée, une main se tendit vers lui, puis une tête apparut, puis le corps tout entier. Il paraissait aussi léger que le sien. Enveloppée de mousseline blanche, cette femme ressemblait à sa mère.

« Est-ce Melpomène ou Thalie ? » se demanda-t-il.

Mais la muse ne disait rien. Elle lui souriait simplement, comme le faisait sa mère au-dessus de son berceau.

Sa mère...

Cela paraissait si loin et pourtant c'était hier, sous le ciel provençal si lumineux...

Et tout à coup, balayée par un vent imperceptible, la brume se dissipa, et il avança vers la clarté aveuglante qui l'appelait.

Une seconde naissance !...

da capo

PREMIÈRE PARTIE

— C'est encore un garçon!...

La sœur de Madeleine Menotte venait de dévaler l'escalier pour annoncer la nouvelle et avant de remonter les marches quatre à quatre, elle ajouta :

— Tout va bien !

Au rez-de-chaussée, l'heureux père poussa un « hourrah » de victoire. Quatre heures qu'il attendait la délivrance de sa femme en compagnie de sa fille aînée Marie et de Jean, son premier garçon !

Les deux jeunes enfants de trois et cinq ans sautèrent au cou de leur père qui les embrassait à qui mieux mieux.

— Restez là maintenant ! leur dit-il. Je dois monter voir votre mère. Après... nous fêterons ça !

Il monta à l'étage et pénétra dans la coquette chambre où tout avait été préparé pour l'heureux événement. Comme pour ses précédents accouchements, Madeleine tenait absolument à être chez sa sœur. Cela la rassurait : c'était la maison de son enfance. Rien de fâcheux ne pouvait lui arriver, surtout à deux pas de Notre-Dame la Principale.

Son mari, Jean-Bertrand, aurait pourtant bien aimé que ces enfants vissent le jour dans son foyer. La maison était modeste mais assez belle, digne du fabricant en draps de soie qu'il était. D'abord ouvrier comme son père, il avait eu l'opportunité de devenir le patron de son atelier et d'acquérir cette demeure de la rue de l'Aigarden. Madeleine l'avait joliment arrangée, mais pour

rien au monde il n'aurait voulu la contrarier pour cette troisième naissance.

Allongée sur le lit, elle l'accueillit d'un sourire fatigué, son nouveau-né près d'elle. Son mari s'approcha et regarda sa progéniture avec attention.

— Tu m'as fait un beau gars, ma Mado. Comment allons-nous l'appeler ?

— Jean bien entendu ! Comme toi, comme ton père et comme son frère ! C'est une tradition dans ta famille. Tu le sais bien.

— Alors ajoutons-y Joseph, sinon on ne va jamais s'y retrouver !

C'est ainsi que ce onzième jour d'avril de l'année 1682 Jean-Joseph Mouret vit le jour dans cette bonne ville d'Avignon.

Avignon la joyeuse !... Avignon la chantante !...

Avignon où l'accent n'était pas seulement dans les mots, mais aussi sur la musique et la danse. On y dansait comme on respirait...

Les notes volaient dans l'air et l'ardeur faisait sautiller les pieds.

Avignon : la reine de la Provence !...

Quand le père avait lancé à ces enfants « Après... on fêtera ça ! », Marie et Jean avaient tout de suite su ce que cela voulait dire. Il empoignerait son violon, et avec sa « bande » irait parcourir les ruelles étroites, pavées de calades, ces galets provenant du Rhône ou de la Durance.

Peut-être même pousserait-il jusqu'à l'île de la Barthelasse et ne rentrerait que tard dans la nuit, après avoir joyeusement arrosé le nouveau venu de la famille.

Car chez les Mouret, la musique était une passion transmise de père en fils. Le grand-père avait déjà sa « bande », comme Jean-Bertrand avait la sienne. Les musiciens jouaient un peu partout, non seulement à Avignon, mais dans toute la région, en particulier

les jours de fêtes locales. Les concerts étaient nombreux et les occasions de danser fréquentes.

Jean Mouret, le père de Jean-Bertrand, comptait parmi les amis de Nicolas Saboly lorsque celui-ci était devenu maître de musique à Avignon. Ce prêtre-compositeur, ancien maître de chapelle à Carpentras puis à Arles, avait écrit plusieurs « nouvés » en provençal, ces chansons populaires dont le thème était Noël. Familièrement appelé le joyeux Saboly, ce religieux n'en composait pas moins des œuvres de grande valeur, comme ses deux messes en plain-chant qui furent publiées avec succès.

Si Marie adorait danser, son frère Jean, malgré son jeune âge, avait déjà décidé qu'il suivrait les traces de son père. Il adorait la cadence que donnait le tambourin et regrettait d'être encore trop petit pour bien souffler dans une musette.

Jean-Bertrand n'était pas peu fier de cette hérédité.

En caressant le front du nouveau-né, l'esprit du musicien s'en-volait déjà.

— Et pourquoi mon petit dernier n'en ferait-il pas autant ? Si je le puis et s'il est doué, je le ferai entrer à la maîtrise de la paroisse Saint-Agricol. Elle est réputée. Voilà qui lui donnera un bon niveau. Meilleur que le mien !

Madeleine le tira de sa rêverie.

— Fais monter les enfants. Il faut qu'ils embrassent leur petit frère.

Le ménétrier se releva, adressa un large sourire à sa femme, ainsi qu'à sa belle-sœur, et redescendit l'escalier.

— Allez voir votre frère les enfants, mais doucement, et ne fatiguez pas votre mère !

Tandis que Jean et Marie montaient précautionneusement les marches, Jean-Bertrand s'approcha de la cheminée où flambait encore un feu d'avril réconfortant. Il venait à peine de s'asseoir

sur le fauteuil de bois canné quand une bûche éclata en libérant une gerbe d'étincelles.

Quelle image splendide et fugitive !

L'artiste se figea. Il croyait aux signes. Non qu'il fût superstitieux ou enclin aux boniments d'une quelconque voyante. Un chat noir ne l'effrayait pas et la disposition des lignes d'une paume de main le laissait indifférent.

Ses visions étaient ailleurs.

Son imagination l'entraînait dans des mondes qui n'effleuraient même pas les gens qu'il côtoyait. Dans les veines et les nœuds d'une simple planche, il distinguait des visages grotesques ou mystérieux. La rugosité d'une pierre faisait apparaître à ses yeux des profils énigmatiques. Le scintillement des étoiles lui montrait des dessins extraordinaires, bien plus nombreux que ceux de la petite ou de la grande ourse.

« L'âme des choses » se disait-il.

Toutes ces images s'implantaient définitivement dans son esprit, mais il les gardait pour lui.

— C'est un artiste ! aurait dit un quidam, avec une bonne dose d'ironie.

Jean-Bertrand y voyait des messages. Aussi assurés que ceux prêtés aux comètes. Il n'en comprenait pas le sens, du moins pas toujours. Mais ce petit feu d'artifice dans l'âtre, ce matin-là, le jour de la naissance du dernier Mouret, était clair.

Jean-Joseph serait promis à quelque chose de grand, d'exceptionnel peut-être. Son père en fut soudain persuadé.

Pour le moment, dans la chambre, l'intéressé dormait profondément. Les muses s'étaient-elles penchées sur son berceau ? Voilà qui était difficile à dire. Seule sa mère lui embrassait délicatement le front en lui fredonnant une berceuse provençale dont elle improvisait les paroles :

« Tes deux petites menottes
Sont à Madeleine Menotte,
Mais tes yeux et ton nez
Sont ceux de Jean Mouret. »

*

ADAGIO

Le ciel azuré s'était laissé piqueter de petits nuages floconneux. Les rayons du soleil, encore timides en ce début de printemps 1698, caressaient de leur mieux les êtres et les choses. Sans doute l'astre flamboyant se réservait-il pour les soixante années du roi Louis XIV, là-bas, loin vers le nord, dans son château de Versailles.

Sur le rocher des Doms, derrière la cathédrale, les micocouliers commençaient à offrir leur ombrage aux promeneurs, et les lauriers roses se mettaient à éclabousser le lieu de taches colorées et odorantes.

Nul mistral. Nulle tramontane. Le calme simple d'un décor superbe que Jean-Joseph était en train de contempler, au sommet de ce rocher abrupt d'une centaine de pieds de haut.

Comme il aurait voulu être peintre pour fixer sur la toile une telle beauté!...

Tout en bas, devant lui, le Rhône tumultueux. En face l'île de la Barthelasse. À droite, le pont de Bénézet... ou du moins ce qu'il en restait, les grandes crues du milieu du siècle ayant eu raison de ses vingt-deux arches majestueuses. Seules quatre subsistaient, comme un souvenir. Dernier vestige de la légende!

Il l'avait aimée cette légende racontée par sa mère. En 1177 un jeune pâtre – Bénézet – entendit des voix lui demandant d'aller

construire un pont sur le fleuve. Un ange lui en indiqua même l'emplacement. C'est ainsi qu'un accès facile fut entrepris vers Villeneuve, sur l'autre rive... lieu de villégiature des cardinaux de l'époque !

Aujourd'hui le pont ne remplissait plus sa fonction, mais il n'en était pas moins fréquenté par la population. En effet on y dansait souvent sur ce pont d'Avignon, et Jean-Joseph en savait quelque chose. Ne faisait-il pas partie lui aussi maintenant d'une bande ? Celle de Bertrand Rang. Il avait signé pour sept ans, avec son frère.

Pour l'heure, jouissant par tous ses sens du spectacle qui s'offrait à lui, il laissait entrer dans sa tête les mélodies qu'il lui inspirait. Hé oui ! Il commençait à composer, ce jeune homme de seize ans !... Déjà deux ou trois danses avaient été remarquées et leur gaieté lui valait une réputation locale naissante. Le pressentiment paternel se confirmait-il ?

— Jeannot !

Le jeune Mouret se retourna. Son père l'appelait.

— J'ai fini. On rentre !

Le fils quitta sa contemplation et suivit le père.

Ce dernier avait beaucoup vieilli. Les marques de la terrible famine de 1693-1694 étaient encore visibles. La France tout entière s'était trouvée au bord de la ruine.

Bien qu'ayant réussi à préserver sa maisonnée du redoutable fléau, Jean-Bertrand avait vu sa fabrique de draps de soie périlcliter. De surcroît, avec le mariage de sa fille Marie, l'an dernier, cent cinquante livres durent être empruntées aux Cordeliers. Sa maison fut donnée en garantie et la dette courrait toujours.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit au Mont-de-Piété ? interrogea son fils.

— Ils m'ont prêté dix livres sur les chandeliers. C'est toujours ça !

— Bah ! Ce n'est qu'une mauvaise passe. Tu verras : ça va aller mieux !... Il y a encore un bel avenir pour un « taffetassier » ! ! !

Jean-Bertrand lança un regard noir à son fils. Il avait horreur qu'on l'appelât de cette façon. Le mot lui déplaisait. Jean-Joseph le savait mais il ne pouvait s'empêcher de taquiner son père à la moindre occasion. Il partit d'un bon éclat de rire et ce dernier fut communicatif. Mouret-père attrapa Mouret-fils par l'épaule et tous deux prirent par la rue Banasterie – la rue des vanniers – la direction de la paroisse Saint-Didier.

Quel plaisir c'était pour le père de marcher ainsi avec son cadet !...

Il émanait de sa progéniture une joie permanente. Jamais de mélancolie ou de peine chez elle. Pas même de tristesse passagère. Jean-Joseph possédait une humeur gaie, mordant la vie à belles-dents.

— C'est tout Mado ! constatait Jean-Bertrand.

En effet s'il avait hérité de son père le goût de la musique, c'est de sa mère qu'il tenait ce caractère affable et optimiste. Jamais la tribu des Mouret n'avait entendu la moindre plainte de Madeleine, même au plus dur de la dernière famine. Cette solide et jolie brune Provençale était ardente à l'ouvrage et ne pouvait travailler qu'en chantonnant.

Jean, le fils aîné, bon musicien, avait un côté remuant qui le rendait parfois difficile à vivre. Quant à Marie, si elle ne savait lire aucune note de musique, elle ressemblait à sa mère par de nombreux aspects.

Seul Jean-Joseph avait pris de ses deux parents.

— Nous sommes bénis par le ciel ! disait souvent le fabricant de draps à sa femme.

— Bienheureux celle qui tombera sur lui ! répondait-elle.

Il y avait bien un bémol... Il y en a toujours.